

**ÉCOLOGIE. Existence et travail**

**Manlio IOFRIDA (dir.)<sup>1</sup>**

*Mariagrazia Crocco*

Cet ouvrage collectif s'inscrit dans un projet plus vaste d'Ateliers Philosophiques, « Officine Filosofiche<sup>2</sup> », conduit depuis 2014 par un groupe de chercheurs des Universités de Bologne et de Florence, sous la direction du professeur Manlio Iofrida<sup>3</sup>. Avant de nous arrêter sur le contenu de l'ouvrage, il est opportun de reprendre, sur la base de la présentation de Iofrida, quelques traits saillants de cette entreprise collective.

« Officine Filosofiche » regroupe des chercheurs qui veulent confronter leurs travaux et proposer une réflexion philosophique ancrée dans le présent. Le point de départ est le constat selon lequel, depuis le début des années 2000, au niveau international, la crise institutionnelle et politique marque une phase d'arrêt du capitalisme et de la démocratie libérale tels que nous les connaissons depuis deux siècles. Les équilibres géopolitiques ont changé et les catégories politiques traditionnelles, dont la démocratie représentative, semblent devoir être réinterrogées. De la même manière, selon les chercheurs impliqués dans ce groupe, si le rôle de la philosophie semble plus que jamais central pour réfléchir aux conditions de possibilité d'alternatives politiques et écologiques, il n'en reste pas moins que

---

<sup>1</sup> IOFRIDA, M, (a cura di). (2015). *Ecologia. Esistenza e lavoro*. Con un'intervista a Tim INGOLD a cura di Ivano GORZANELLI. Officine Filosofiche (2). Modena, Mucchi Editori

<sup>2</sup> Pour lire la présentation intégrale du projet, voir : <http://officinefilosofiche.it/manlio-iofrida-presentazione-vol-01/>

<sup>3</sup> Manlio Iofrida est professeur des universités à l'Université de Bologne où il enseigne histoire de la philosophie française contemporaine. Il a travaillé notamment sur la pensée de Maurice Merleau-Ponty. <https://www.unibo.it/sitoweb/manlio.iofrida/>

même les courants les plus récents de la philosophie contemporaine doivent être profondément renouvelés. Dans ce contexte, « *Officine Filosofiche* » propose une relecture de Marx et attache une importance majeure aux questions écologiques.

La lecture renouvelée de Marx se produit *via* un détour par les philosophies contemporaines française et allemande qui ont marqué la pensée philosophique et la culture du XX<sup>ème</sup> siècle. De ce fait, des lectures diverses – mais en dialogue – se profilent sur les questions politiques et écologiques.

Une première approche invite à relire Marx à la lumière de l'anticapitalisme deleuzien, ainsi qu'à travers la construction d'un nouveau « *sujet collectif* » qui se produit en marge du système capitaliste. Il s'agit pour cela d'explorer les différents parcours philosophiques de construction de nouvelles subjectivités n'excluant pas les possibilités offertes par le numérique. Dans cet agencement, la technique aide à penser l'écologie. Une deuxième approche se donne comme point de départ une lecture de Marx plus liée au rapport dialectique entre histoire et nature. Cela se traduit par une attention portée à des auteurs comme Merleau-Ponty, Simondon, Foucault, Deleuze, Derrida.

Ce groupe de recherche se donne la tâche de contribuer à œuvrer pour le développement d'une conscience politique, notamment à partir du thème du « *collectif* », sans pour autant envisager aucune appartenance à des organisations politiques. « *Officine Filosofiche* » est en quelque sorte un « *foyer d'expériences* » (Foucault, 2009, p. 5) où s'entremêlent des questions théoriques avec des réflexions politiques et des analyses tournées vers les champs de la littérature, du cinéma, des productions artistiques, comme autant de lieux où penser autrement le monde et le transformer.

D'une manière générale, la référence centrale à Marx et cette volonté de tenir ensemble des enjeux épistémologiques, praxéologiques, écologiques et donc axiologiques, semblent suggérer des éléments pouvant permettre un dialogue entre ce groupe de recherche et les préoccupations ergologiques.

La collection « *Officine filosofiche* » compte aujourd'hui quatre numéros. Le premier s'intitule « *Vie, nature, sujet* », le second

« Crise, condition, projet » et le quatrième « Émergence écologique, aliénation, travail ». Mais celui qui nous intéresse plus particulièrement ici est le troisième : « Écologie. Existence et travail ». Il est consacré au travail (on pourrait ajouter, « en tant qu'activité ») et apparaît singulièrement fécond pour, éventuellement, poursuivre des échanges.

Arrêtons-nous donc sur le contenu de « Écologie. Existence et travail ». Avec la participation d'une dizaine de chercheurs, le livre s'ouvre par une présentation du professeur Manlio Iofrida. Il y introduit à la fois le projet collectif et donne sa propre interprétation du lien intrinsèque entre nature, écologie et travail, lien qui va, selon lui, au-delà de la crise économique et politique en acte. Cette présentation est suivie d'un entretien d'Ivano Gorzanelli avec l'anthropologue Tim Ingold sur son parcours et ses travaux qui réinterrogent le rapport de l'homme à la nature dans le cadre des transformations, entendues comme modifications dans la sphère du vivant et du milieu.

Huit essais composent la partie centrale de l'ouvrage ; ils s'efforcent, dans des perspectives diverses mais en dialogue, de questionner les rapports entre les manières d'exister et la place du travail dans le système de production actuel, avec une attention à la technique et à l'art. Ces questionnements se déploient à partir d'auteurs et de traditions philosophiques reconductibles à la fois à la philosophie française contemporaine et à l'école de Francfort et ses suites.

Clôturent l'ouvrage deux comptes rendus de livres récents dont les thématiques sont en lien étroit avec celles développées dans les essais. Il s'agit d'un livre du philosophe Roberto Esposito<sup>4</sup> sur la théologie politique et la pensée (critique) et d'un écrit de Pierre Macherey<sup>5</sup> sur le sujet productif (réflexion construite à partir de la pensée de Michel Foucault et remontant à Marx).

---

<sup>4</sup> ESPOSITO, R. (2013), *Due. La macchina della teologia politica e il posto del pensiero*, Torino, Einaudi

<sup>5</sup> MACHEREY, P. (2013), *Il soggetto produttivo : da Foucault à Marx*, Verona, Ombre Corti

Ce compte-rendu de lecture portera plus précisément sur l'écrit d'ouverture de Manlio Iofrida qui souligne l'existence d'un lien intrinsèque entre écologie et travail : le « paradigme écologique » serait une « *nouvelle grammaire avec laquelle lire notre présent* » et, en même temps, une « *nouvelle manière de penser le thème du travail* » (Lyotard, 1979, p. 7). Suivons Iofrida dans son propos qui justifie cette idée d'une étroite lecture écologie/travail et qui, en même temps, nous permet de tracer des pistes de lecture de cet ouvrage collectif.

Afin de saisir le rapport entre écologie et travail, il convient de repartir de l'héritage postmoderne – qui s'est construit autour d'une interrogation du concept de travail et dont l'œuvre de Lyotard demeure presque un symbole, proposant une lecture du capitalisme comme production d'informations avec banques de données accessibles au plus grand nombre.

*« Quant à l'informatisation des sociétés, on voit enfin comment elle affecte cette problématique. Elle peut devenir instrument "rêvé" de contrôle et de régulation du système de marché, étendu jusqu'au savoir lui-même, et exclusivement régi par le principe de performativité. (...) La ligne à suivre pour la faire bifurquer dans ce dernier sens est fort simple en principe : c'est que le public ait accès librement aux mémoires et aux banques de données »* (Iofrida, p. 107).

Dans cette perspective, le langage a émergé comme le dernier domaine possible où une différence (à la fois philosophique et culturelle) pouvait s'exprimer. En même temps, le poststructuralisme a suivi – semble-il – les conclusions de Heidegger d'une part et de Bataille et Blanchot d'autre part quant au rôle de la *tecnhé* au regard du monde. Ces grilles de lecture peuvent, selon Iofrida, se résumer dans l'idée d'une alternative entre « production » ou « liberté », ce qui s'éloigne de la vision de Marx pour qui le travail n'est pas en contradiction avec la liberté.

Dans tous les cas, ces débats tendent à montrer que la voie de la critique et de l'herméneutique semble sans issue alors qu'un autre paradigme semble se profiler : celui du corps qui offre la possibilité de penser le travail et la technique *en relation* au milieu et non pas contre

lui. La justification de cette proposition s'appuie sur les modèles du *bricoleur* et de l'*organiste*, respectivement de Lévi-Strauss et Merleau-Ponty, qui expriment un rapport de l'homme à la nature dans lequel le corps joue un rôle fondamental pour assurer cette complémentarité.

L'aptitude de l'homme envers la nature, comme celle exprimée par le *bricoleur* de Lévi-Strauss, renvoie à la relation que le corps met en œuvre vis-à-vis de l'objet technique pour s'orienter dans son activité artisanale. Et dans ce sens, comme le démontre également l'anthropologue Tim Ingold, à chaque fois que le corps se rapporte à un instrument dans le but d'une production possible, il y a une relation singulière qui s'instaure, une sorte de prolongement du corps dans l'objet, qui permet une relation de connaissance du monde et non pas de domination du monde.

Cette relation corps-objet-nature exprimée dans le bricolage n'est pas, me semble-t-il, sans rappeler l'*invisibilité de travail* qu'Yves Schwartz souligne en pointant l'impasse de la périodisation de l'histoire du travail (2004). Ce qui empêcherait de montrer comment, dans toutes sociétés et en tous temps, il y a un rapport irréductible entre le vivant et son milieu qui contribue à la construction d'une subjectivation - celle-ci historicisée – *dans et par* l'activité où le corps occuperait une place centrale.

Iofrida met en exergue également un autre aspect du discours de Lévi-Strauss : celui de la relation entre bricolage - entendu comme une forme de liberté et d'adéquation du bricoleur envers la nature - et jeu. Ce lien entre jeu et liberté est un thème qui proviendrait de Kant et Schiller et qui passerait par l'École de Francfort jusqu'à Huizinga. Dans cette lignée, la philosophie de Merleau-Ponty est subjacente, notamment par rapport à la *Phénoménologie de la perception*<sup>6</sup> où l'on trouve, d'une manière plus explicite, une compénétration entre homme et instrument. Le travail sensé, utile, motivant s'accomplirait dès l'expérience de la perception qui est elle-même jeu. Or, le corps permettrait ce jeu par lequel je rentre en communication avec le monde qui m'entoure.

---

<sup>6</sup> MERLEAU-PONTY, M. (1976). *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard

C'est à partir de ces références phénoménologiques, que Iofrida nous invite à redécouvrir le livre de Huizinga *Homo ludens*<sup>7</sup> dans lequel le rôle du jeu est précisément celui de « *satisfaire aux idéaux d'expression et de vie collective* », ce qui place le jeu au dessus de la sphère biologique de la vie. Si le positionnement d'Huizinga s'inscrit dans la critique allemande de la critique du travail, il cherche beaucoup plus à rappeler des exigences anthropologiques, synthétisées dans le concept d'*homo ludens*, qu'à repousser l'idée de technique et d'industrie.

Ainsi, Iofrida propose de penser le moment de la production au-delà des oppositions entre mythe de l'illimité et esclavage à la machine, de penser le travail comme relation d'échanges avec la nature et les autres. Or, cette perspective a une forte implication politique sur la manière dont on peut penser les conditions de possibilités d'une telle conception du travail, comme rapport au milieu. Les perspectives indiquées par Iofrida dans sa présentation et développées dans les différents essais, suggèrent de (re)penser la centralité de l'aspect coopératif du travail et des formes d'organisation et de gouvernement (ou autogouvernement) des producteurs comme conditions *sine qua non* pour reconstruire des réponses pertinentes à la problématique homme/machine/capitalisme.

Pour conclure, je voudrais rapidement évoquer quelques éléments de l'entretien avec l'anthropologue Tim Ingold. Il attire l'attention sur le fait qu'autour de la question de la technologie, de l'habilité et de l'instrumentation du corps, André Leroi-Gourhan avait déjà donné une contribution importante quand ces thèmes ont été proposés sous l'angle du « post-humain » ou du cyborg par Hraway, par exemple. Leroi-Gourhan aurait parcouru en même temps deux axes presque en contradiction : à la fois l'« extériorisation » de l'humain dans l'usage des appareils technologiques et la prise en compte du caractère typiquement humain, précisément dans la capacité à utiliser et usiner les corps, les instruments, les matériels.

De même, le regard porté sur l'observation – qui est essentiellement participative autrement elle serait objectivation – me

---

<sup>7</sup> HUIZINGA, J. (1988), *Homo ludens*, Paris, Gallimard

semble avoir un intérêt majeur pour la réflexion ergologique. Tim Ingold est critique envers la notion de transformation en tant que changement d'un point à un autre, il souligne la nécessité de trouver de nouvelles manières pour saisir la croissance et la différenciation dans le monde. Dans la mesure où nous faisons partie du monde, notre action s'inscrit dans un mouvement actif, mais si l'homme contribue au monde, ce n'est pas de manière exclusive. Ce positionnement renforce le lien homme-milieu et nous renvoie à l'héritage canguilhemien.

### ***Références bibliographiques***

FOUCAULT, M. (2009), *Le gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France 1982-1983*, Edition établie sous la direction de Ewald F., et Fontana A., par Gros F., Paris, Hautes Études Gallimard, Seuil

IOFRIDA, M. (a cura di). (2015), *Ecologia. Esistenza e lavoro*. Con un'intervista a Tim INGOLD a cura di Ivano GORZANELLI. Officine Filosofiche (2), Modena, Mucchi Editori

LYOTARD, J-F. (1979), *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit

SCHWARTZ, Y. (2004), « La conceptualisation du travail, le visible et l'invisible » p. 47 - 77, *L'Homme et la société. Revue internationale de recherches et de synthèses en sciences sociales*, n° 152-153, 2004/2-3